



HAL
open science

I. Naturalisation de la théorie littéraire et tournant empirique de la critique . 'épistémologie des études littéraires cognitives en question

Alexandre Gefen

► To cite this version:

Alexandre Gefen. I. Naturalisation de la théorie littéraire et tournant empirique de la critique . 'épistémologie des études littéraires cognitives en question. Explorations cognitivistes de la théorie et la fiction littéraires, Hermann, pp.17-39, 2023, 10.3917/herm.mistr.2023.01.0017 . hal-04321806

HAL Id: hal-04321806

<https://hal.science/hal-04321806>

Submitted on 4 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alexandre Gefen

Naturalisation de la théorie littéraire et tournant empirique de la critique : l'épistémologie des études littéraires cognitives en question

Une rupture épistémologique

C'est une révolution épistémologique qui déferle sur les sciences humaines depuis plusieurs décennies : les sciences cognitives, de la psychologie expérimentale aux neurosciences en passant par la théorie de l'information, déploient désormais une variété de méthodes d'analyse et de champs d'expertise qui s'estiment capable de décrire en des termes nouveaux les phénomènes culturels et sociaux. Les explications par les supports moléculaires, cellulaires, neuronaux, de la cognition humaine ou, dans ce que l'on appelle le « darwinisme généralisé », les analyses diachroniques des comportements et des dispositions humaines viennent avancer des modèles descriptifs pour nombre de problèmes classiques en sciences humaines et sociales. Dans le cadre de ce que Quine nomme une « épistémologie naturalisée », les sciences cognitives avancent en effet que l'ancrage théorique de compréhension de notre savoir, son fondement, devrait être celui de la cognition humaine, en tant que phénomène naturel explicable in fine par les sciences, sans recours à des explications métaphysiques ou à des modèles externes. En proposant « d'employer les ressources des sciences de la nature » (Quine), ce tournant vise à combler le fossé entre les « deux cultures » pour reprendre l'opposition célèbre de C. P. Snow et à réconcilier les modes d'administration de la preuve des sciences exactes et des sciences humaines. La sociologie cognitive est défendue par Laurent Cordonier¹ et vulgarisée par Gérard Bronner depuis les travaux de E. O. Wilson en promouvant un « naturalisme social »², l'économie s'inspire de modèles évolutionnistes ou se mue en « neuro-économie » par l'étude des comportements, l'anthropologie essaye de dépasser la dichotomie de l'inné et du culturel comme le montre Maurice Bloch, l'histoire essaye de proposer une approche neurobiologique de la mémoire³ et la philosophie s'interroge sur la naturalisation de la morale que défend par exemple John Mikhail. Lorsque l'histoire culturelle se trouve naturalisée depuis les travaux célèbres de Richard Dawkins et que l'histoire des sciences elle-même est pensée à travers des filtres similaires⁴, émerge un naturalisme philosophique et d'un positivisme scientifique qui affirme que le substrat des faits mentaux est neuronal, et que les déterminismes premiers sont ceux de l'adaptation.

Fortement critiquées en France, notamment par Alain Ehrenberg, par leur ambition de remplacer les sciences humaines⁵, taxées de réductionnisme, de conservatisme, d'utilitarisme, d'essentialisme, de scientisme, j'y reviendrai, les sciences cognitives ont trouvé avec l'esthétique en général et les études littéraires en particulier un champ d'application particulièrement important, en avançant que la littérature est un dispositif cognitif comme un autre n'imposant ni discipline ni vocabulaire propre. La rupture épistémologique est on le devine considérable : à la fin du XX^e siècle, la théorie littéraire avait possédé au contraire la valeur, parfois mythifiée, d'un cadre explicatif universel, plaçant de manière originale les théories du texte à la base de l'arbre des connaissances et faisant de leurs analystes universitaires les maîtres du savoir. La théorie littéraire était plus qu'une théorie de la littérature, plus qu'une épistémologie et qu'une « critique de la critique » : c'était bien une

¹ Laurent Cordonier, *La nature du social*, PUF, 2018.

² Kaufmann L. & L. Cordonier (2011), « Vers un naturalisme social », *Sociologies* [En ligne], Débats, Le naturalisme social, mis en ligne le 18 octobre 2011, Consulté le 25 octobre 2011. URL : <http://sociologies.revues.org/index3595.html>.

³ Voir le *Programme 13 novembre* de Denis Peschanski (<https://www.memoire13novembre.fr>).

⁴ Voir *Science as a Process* de David Hull (Chicago, University of Chicago Press, 1989).

⁵ Voir Alain Ehrenberg, « Sciences sociales, pas cognitives », *Libération*, 23 septembre 2008, http://www.liberation.fr/tribune/2008/09/23/sciences-sociales-pas-cognitives_14359. Sur les critiques des neurosciences voire notamment « Que pensent et que veulent les neurosciences cognitives ? », *Cités* 2014/4 (n° 60).

« critique de l'idéologie »⁶ indissociable d'une pensée critique du social explicitement foucauldienne et secrètement marxiste, que ce soit dans sa version américaine, culturaliste, ou dans sa formulation française, plus directement politique et quoi qu'il en soit aux antipodes de tout matérialisme. C'est à ces courants issus du *linguistic turn*, promouvant une approche constructiviste du fait littéraire, que se sont heurté brutalement les sciences cognitives. Celles-ci proposent des descriptions puissantes et nouvelles du fait littéraire, à valeur non seulement interprétatives, mais véritablement explicatives et « fondationalistes » puisqu'elle proposent de faire la jonction entre les descriptions empiriques des faits littéraires et les phénomènes neuronaux. Il faut mesurer l'ampleur d'un tel changement. Dans une très large mesure, les théories de la littérature dominantes jusqu'au poststructuralismes étaient littéraires parce qu'elles reposaient sur le substrat de la linguistique ou de la rhétorique et donc endogènes. Non que les théories explicatives exogènes des mécanismes littéraires aient été absentes (la philosophie de l'histoire du XIX^e telle qu'elle a survécu au XX^e, la théorie du pouvoir foucauldien ou encore la pensée bourdieusienne de la distinction, par exemple) mais elles relevaient des sciences humaines et de leur mode de preuve. Ces théories avaient la puissance descriptive du structuralisme, au fond mathématique lointain ; elles pouvaient offrir dans certains cas des préconisations ou des prescriptions, en particulier littéraire, mais la réalité biologique et physique des phénomènes qu'elles évoquaient restaient totalement hors d'atteinte. Dans un tournant à 180 degrés, depuis deux décennies, les sciences cognitives se sont proposées comme paradigme explicatif total des faits psychologiques et même des faits sociaux, suscitant un mélange de fascination et de répulsion et engendrant des répercussions indirectes en dehors même de leur propositions – ainsi, l'intérêt appuyé de ces dernières années de la théorie littéraire pour la lecture et de manière générale pour les effets de la littérature n'est pas isolable des prétentions du cognitivisme à penser « les neurones de la lecture » pour prendre le titre d'un essai célèbre du neuroscientiste Stanislas Dehaene⁷ : le tournant pragmatique de la critique, fondé sur une sensibilité nouvelle aux forme d'action et aux politiques de la littérature rejoint ainsi étonnamment bien des théories cognitives envisageant de décrire les effets psychiques de la fiction ou de la poésie.

Les poétiques cognitives

⁶ Antoine Compagnon, *Le Démon de la théorie*, Paris Seuil, coll. « Poétique », 1998, p. 13.

⁷ Voir Stanislas Dehaene, *Les Neurones de la lecture*, Paris, Odile Jacob, 2007.

L'ensemble des disciplines littéraires sont désormais repensés par les sciences cognitives : rhétorique⁸, poétique⁹, grammaire¹⁰, stylistique¹¹, narratologie¹², sémiotique¹³... Fortement appuyé sur la linguistique cognitive, les poétiques cognitives ont d'abord émergé à partir de l'essai de Lakoff et Johnson *Metaphors We Live By* (1980) et les travaux de Reuven Tsur centré sur la perception de la poésie. Parties de la stylistique et de la rhétorique cognitives, elles se sont enrichies d'une narratologie cognitivistes, qui travaillent par exemple sur la notion de suspense¹⁴ ou reviennent sur la théorie de la fiction à partir d'une approche nouvelle de la théorie des mondes possibles fondée sur la déixis. Basé sur une théorie psycholinguistique de l'attention et de la mise en avant (*foregrounding*) de traits expressifs ou de figures, l'analyse du caractère prototypique (*prototypicality*) de structures, ou une réflexion sur les phénomènes mentaux impliqués la métaphorisation, par la poétique cognitive redéfinit la littérature comme une défamiliarisation et une manipulation de nos structures d'attention¹⁵. Cette théorie propose par exemple d'expliquer par des contraintes cognitives certains traits de versification (comme la césure à l'hémistiche de la poésie française classique)¹⁶ mais elle est donc beaucoup plus ambitieuse que la simple analyse de la manière dont le cerveau humain analyse des informations simples comme des symboles. Elle s'attache également à des phénomènes complexes et propose notamment de repenser les genres et les catégorisations littéraires non comme des systèmes structuraux mais comme des dérivés de prototype cognitifs

⁸ L'expression « rhétorique cognitive » apparaît au milieu des années 1970 dans un article de Dan SPERBER, « Rudiments de rhétorique cognitive », *Poétique*, n° 23, 1975, p. 389-415. Citons, entre autres, Mark JOHNSON et George LAKOFF, *Metaphors We Live By*, Chicago, University of Chicago Press, 1980 (2^e éd. 2003) ; Mark TURNER et G. LAKOFF, *More Than Cool Reason : A Field Guide to Poetic Metaphor*, Chicago, University of Chicago Press, 1989 ; M. TURNER, *The Literary Mind : The Origins of Thought and Language*, New York, Oxford University Press, 1997.

⁹ Le terme de « poétique cognitive » a été forgé au début des années 1990 par Reuven TSUR : *Toward a Theory of Cognitive Poetics*, Amsterdam, North-Holland, 1992 ; 2^e éd., Brighton et Portland, Sussex Academic Press, 2008. Citons également Peter STOCKWELL, *Cognitive Poetics : An Introduction*, Londres, Routledge, 2002 ; Joanna GAVINS et Gerard STEEN (éd.), *Cognitive Poetics in Practice*, Londres, Routledge, 2003 ; Jeroen VANDAELE et Geert BRÔNE (éd.), *Cognitive Poetics : Goals, Gains and Gaps*, Berlin, Mouton de Gruyter, 2009.

¹⁰ Ronald W. LANGACKER, *Foundations of Cognitive Grammar*, Stanford, Stanford University Press, 1987-1991, 2 vol. ; *id.*, *Concept, Image, and Symbol : The Cognitive Basis of Grammar*, Berlin et New York, Mouton de Gruyter, 1991 ; *Cognitive Grammar : A Basic Introduction*, New York, Oxford University Press, 2008.

¹¹ Voir, pour un premier regard, Elena SEMINO et Jonathan CULPEPER (éd.), *Cognitive Stylistics : Language and Cognition in Text Analysis*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins, 2003 ; Michael TOOLAN et Jean-Jacques WEBER (éd.), *The Cognitive Turn : Papers in Cognitive Literary Studies*, *European Journal of English Studies*, vol. 9, n° 2, août 2005 ; Michael BURKE, « How Cognition Can Augment Stylistic Analysis », *ibid.*, p. 185-196.

¹² Le mouvement a été lancé à la fin des années 1990 par Manfred JAHN dans « Frames, Preferences, and the Reading of Third-Person Narratives : Toward a Cognitive Narratology », *Poetics Today*, vol. 18, n° 4, hiver 1997, p. 441-468. Les points les plus récents sont dus à David HERMAN (éd.), *Narratologies : New Perspectives on Narrative Analysis*, Columbus, Ohio State University Press, 1999 ; *id.*, *Story Logic : Problems and Possibilities of Narrative*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2002 ; *id.*, « Stories as a Tool for Thinking », in *id.* (éd.), *Narrative Theory and the Cognitive Sciences*, Stanford, CSLI, 2003, p. 163-192 ; *id.*, « Storytelling and the Sciences of the Mind : Cognitive Narratology, Discursive Psychology, and Narratives in Face-to-Face Interaction », *Narrative*, vol. 15, 2007, p. 306-334 ; *id.*, *Basic Elements of Narrative*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2009. Parmi les ouvrages fondateurs : Guy COOK, *Discourse and Literature*, Oxford, Oxford University Press, 1994 ; Monika FLUDERNIK, *Towards a « Natural » Narratology*, Londres, Routledge, 1996 ; Catherine EMMOTT, *Narrative Comprehension : A Discourse Perspective*, Oxford, Oxford University Press, 1997 ; H. Porter ABBOTT (éd.), « On the Origins of Fiction : Interdisciplinary Perspectives », numéro spécial de *SubStance*, vol. 30, n° 1, 2001 ; Alan RICHARDSON et Francis F. STEEN (éd.), « Literature and the Cognitive Revolution », numéro spécial de *Poetics Today*, vol. 23, n° 1, printemps 2002 ; A. PALMER, *Fictional Minds*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2004 ; Alan RICHARDSON et Ellen SPOLSKY (éd.), *The Work of Fiction : Cognition, Culture, and Complexity*, Aldershot, Ashgate, 2006 ; Lisa ZUNSHINE, *Why We Read Fiction : Theory of Mind and the Novel*, Columbus, Ohio State University Press, 2006.

¹³ Voir notamment François RASTIER, *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF, 1991 (deuxième édition augmentée, 2001). Rastier s'appuie sur le fonctionnalisme computationnel de Fodor (voir J. A. FODOR, *Psychosemantics*, Cambridge (Mass.), M.I.T. Press, 1987) et Pylyshyn (voir Z. Pylyshyn, *Computation and cognition*, Cambridge (Mass.), M.I.T. Press, 1984) mais, pour lui, cette sémantique cognitive doit s'appuyer sur ce qu'il nomme une « herméneutique matérielle » (voir F. RASTIER, « Sémiotique du cognitivisme et sémantique cognitive, questions d'histoire et d'épistémologie », *Texte*, en ligne http://www.revue-texte.net/inedits/rastier/rastier_semantique-cognitive.html).

¹⁴ Voir Raphael Baroni, *La Tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil, coll. Poétique, 2007.

¹⁵ Peter Stockwell, *Cognitive Poetics : An Introduction*, London, Routledge, 2002, p. 19 et sq

¹⁶ Reuven Tsur, « Some Cognitive Foundations of "Cultural Programs" », *Poetics Today* (2002), 23 (1), p. 68.

(des structures radiales¹⁷) rassemblé par des ressemblances de familles en s'autorisant pour cela de la gestalt psychologie. La notion de champ déictique (*deictic field*) et la théorie du déplacement déictique (*deictic shift theory*) se veut particulièrement utile à comprendre notre situation d'immersion dans un récit, immersion qui prend en compte à la fois des éléments qui nous « aspirent » (*push*) dans une histoire et ceux qui nous réfèrent au monde réel (*pull*) en suivant les stratégies de repérage des contextes que nous menons au cours de notre implication dans la fiction¹⁸ : l'imagination, qui permet d'entrer dans le fiction, produit des « déplacements déictiques » et la psychologie cognitive essaye de modéliser l'expérience subjective du lecteur dans ses déplacements, dans ses rencontres avec les subjectivités fictionnelles du narrateur et des personnages, tâche vraiment nouvelle, qui n'avait intéressé la théorie littéraire qu'à travers la phénoménologie et qui se trouve ici pensée en termes de traitement de l'information. On peut noter qu'un des horizons immédiats d'une théorie celle du déplacement cognitif de la deixis est clairement adossé depuis les travaux de Marvin Minsky à une volonté de modélisation cybernétique consistant à faire comprendre à un programme informatique la situation narrative¹⁹.

L'analyse de la production narrative a suivi celle de la compréhension des récits : comme le montre Jean-Marie Schaeffer dans *Les Troubles du récit*²⁰, les approches psycho-cognitives de la narratologie sont partis d'un modèle poststructuraliste et chomskyen visant à décrire une grammaire narrative générative appuyée sur une compétence mentale et un module cérébral spécifique²¹. Visant à comprendre la représentation mentale des récits pour décrire les textes, elles se sont appuyées par des expériences d'imagerie montrant que les mêmes zones cérébrales étaient impliquées dans la production et la réception narrative. Mais la narratologie cognitive contemporaine souligne par ailleurs désormais, montre encore Jean-Marie Schaeffer, que les modèles et scripts mentaux sur lesquels s'appuie la compétence narrative ne sont pas des structures de décodage rigides univoques : au contraire, le lecteur serait capable de mobiliser dynamiquement et en fonction du contexte de multiples cadres d'analyse, ce qui conduit à rapprocher le travail de compréhension d'un « bricolage ». Les interprétations probabilistes du devenir de l'histoire à partir de modèles appris sont modifiées par les préférences individuelles du lecteur et le contexte affectif de la réception. Ce qui ne peut que souligner que la narratologie cognitive ne saurait se limiter à l'analyse des structures de l'intrigue, mais dont prendre en compte la narration elle-même dans sa manière propre de mettre en perspective l'intrigue. Toute recherche sur la question de la mémorisation des intrigues ou sur celle de suspense par exemple se devrait de prendre en compte les dynamiques cognitives complexes dans laquelle un récit lui-même complexe est toujours saisi.

Quoi qu'il en soit, les poétiques cognitivistes affirment qu'il est nécessaire de penser le rapport des phénomènes linguistiques au corps et à la société²², en refusant à la fois la distinction corps/esprit et l'opposition nature/culture. Décentrant la théorie de la question du texte ou de son auteur vers celle du lecteur, le cognitivisme littéraire est empirique et naturalisant, au double sens du mot : il fonde le fonctionnement de la littérature sur des faits naturels et banalise la littérature, conçu comme une activité mentale comme une autre et non plus comme un régime d'exception. Ainsi, la poétique cognitive réintègre la littérature dans les activités humaines ordinaires : « La poétique cognitive, elle aussi, considère la littérature non seulement comme l'affaire de quelques privilégiés, mais aussi comme une forme spécifique de l'expérience humaine quotidienne et surtout de la cognition qui est fondée sur nos capacités cognitives générales à donner un sens au monde »²³. A

¹⁷ Peter Stockwell, *Cognitive Poetics: An Introduction*, op. cit., p. 29 et sq.

¹⁸ Voir Judith F. Duchan, Gail A. Bruder et Lynne E. Hewitt (éd.), *Deixis in Narrative: A Cognitive Science Perspective*, Hillsdale, New Jersey, Lawrence Erlbaum, State University of New York at Buffalo, 1995.

¹⁹ Voir Stuart C. Shapiro et William J. Rapaport, « An Introduction to a Computational Reader of Narratives », *ibid.*, p. 79-107.

²⁰ Voir Jean-Marie Schaeffer, *Les Troubles du récit*, Thierry Marchaise, 2020, chapitre 2.

²¹ Voir l'article classique de David Herman, « Scripts, Sequences, and Stories: Elements of a Postclassical Narratology », *PMLA* 112, n° 5, 1997, p. 1046-1059.

²² Voir notamment Jeroen Vandaele et Geert Brône (éd.), *Cognitive Poetics Goals, Gains and Gaps*, Berlin et New York, Mouton de Gruyter, p. 6 et sq.

²³ Joanna Gavins et Gerard Steen (éd.), *Cognitive Poetics in Practice*, London Routledge, 203, p. 1.

ce titre, l'histoire littéraire n'est plus rien d'autre que l'exploration de dispositions mentales communes : Reuven Tsur affirme que « les processus cognitifs façonnent et contraignent les formes culturelles et littéraires [...] l'infinie variété des formes culturelles peut surgir dans des programmes culturels contraints et façonnés par les mêmes capacités cognitives »²⁴ contre l'idée d'une autonomie de la sphère culturelle et son historicité propre. D'où au passage la refondation du comparatiste, puisque les échos interculturels sont repensés comme des comme l'activation des mêmes dispositions cérébrales à travers des contextes différents. On retrouvera ce projet dans l'esthétique cognitive ou neuroesthétique, tend à opposer une approche empirique à une approche philosophique de l'art et remplace des catégories conceptuelles par une approche fondée sur les sentiments d'appréciation immédiat, le plaisir et le déplaisir.

Un horizon expérimental lointain

Si les expériences proprement neuroscientifiques, comme celles qui consistent à observer par imagerie le fonctionnement du cerveau pendant l'immersion fictionnelle restent très rares²⁵, le cognitiviste littéraire vise une scientificité nouvelle notamment parce qu'elles rompent avec la question de l'interprétation au profit d'une réflexion sur l'information et parce qu'elle s'intéresse plus au processus qu'aux contenus. L'ambition est bien de proposer une étude systématisée de la littérature conçue en tant que réalité mentale observable : « La [poétique cognitive] offre un moyen de décrire et de délimiter différents types de connaissances et de croyances de manière systématique »²⁶ en s'érigeant contre la subjectivité des analyses culturalistes et de leurs interprétations jugées discutables et douteuses : « De plus, la pratique académique habituelle consistant à produire une énième interprétation d'un texte issu du canon ou, ces dernières années, d'un texte extérieur au canon, a été contestée par le contribuable, qui souhaite une meilleure justification de la dépense de son argent que le simple intérêt individuel d'un universitaire pour un texte particulier. Et cette justification, c'est aussi ce que la poétique cognitive promet d'offrir »²⁷. Ses bases seraient en effet véritablement scientifiques et ses résultats falsifiables²⁸. Certes, comme le constatent ceux des cognitivistes qui mènent une réflexion épistémologique, cette recherche de scientificité ne peut être que partiellement atteinte : « Bien que la linguistique cognitive soit non idéaliste, anticartésienne, et bien que de nombreux linguistes cognitifs s'efforcent d'obtenir des hypothèses empiriquement falsifiables et un contrôle empirique, le paradigme ne réduit pas simplement le domaine mental à une prévisibilité déterministe »²⁹, rappellent Joanna Gavins et Gerard Steen. Il existe un écart considérable entre les modèles simplifiés déployés par les scripts prototypiques et les exemples complexes de récit proposés par la littérature moderne. Sans aller jusqu'à rappeler les jeux de la littérature postmoderne avec nos cadres interprétatifs (pensons à ses narrateurs « non fiables »), faut-il tout simplement rappeler que le roman déploie bien souvent des structures d'intrigue multiples et dynamiques qui n'ont rien à voir avec les schémas simples des contes et en module la description par le point de vue des personnages. De fait, comme Jean-Marie Schaeffer l'a souligné, le passage à des expérimentations mobilisant des cohortes dans des conditions contrôlées restent rares et bien souvent le cognitivisme littéraire s'appuie sur des conceptions intuitives, par exemple pour savoir ce qu'est un « lecteur compétent »³⁰. Si « les résultats de l'imagerie cérébrale donnent une impression de profondeur explicative, ils servent

²⁴ Reuven Tsur, "Some Cognitive Foundations of "Cultural Programs"", *op. cit.*, p. 64.

²⁵ Hormis par exemple Marie-Noëlle Metz-Lutz, Yannick Bressan, Nathalie Heider et Hélène Otzenberger "What physiological changes and cerebral traces tell us about adhesion to fiction during theater-watching?", *Frontiers in Human Neuroscience*, 2010; 4: 59.

²⁶ Peter Stockwell, *Cognitive Poetics: An Introduction*, *op. cit.*, p. 4.

²⁷ Joanna Gavins et Gerard Steen (éd.), *Cognitive Poetics in Practice*, *op. cit.*, p. 2.

²⁸ Voir par exemple Peter Stockwell, *Cognitive Poetics: An Introduction*, *op. cit.*, p. 59.

²⁹ Jeroen Vandaele et Geert Brône (éd.), *Cognitive Poetics Goals, Gains and Gaps*, *op. cit.*, p. 7.

³⁰ Voir Jean-Marie Schaeffer, *Les Troubles du récit*, *op. cit.*, chapitre 2.

surtout à soutenir un désir de causalité»³¹ avec comme gain épistémologique principal, note Fernando Vidal, un rêve de réintégration du corps lisant aux études littéraires, contre le constructivisme et les études culturelles tout autant que contre une approche intellectualiste. L'« empirisme indirect » des études cognitives se veut une rupture déterminante, en ouvrant timidement la porte à la testabilité, car même si bien des constats de la poétique cognitive, s'appuient sur la phénoménologie d'expériences en première personne faite par la linguistique cognitive, les cognitivistes littéraires essaient de proposer un vocabulaire contrôlé, de rationaliser les résultats de leurs propositions, de proposer des raisonnements inductifs fondés sur des résultats empiriques ou des hypothèses falsifiables.

Le darwinisme littéraire

Le cognitivisme descriptif est complété par un cognitivisme diachronique, l'anthropologique évolutionniste ou évolutionnisme cognitif, qui consiste à analyser la cognition, au sens large, grâce au schéma darwinien (sélection naturelle des aptitudes et comportements permettant la survie et l'expansion de notre espèce). Il s'agit alors de s'interroger moins sur la nature des processus cognitifs, sur leurs ancrages cérébraux, sur leurs mécanismes, que sur leur pourquoi. Partant de l'idée que tous les faits humains, y compris les faits d'imagination, sont inclus dans un processus d'évolution, la conception évolutionniste des mécanismes esthétiques consiste à écarter les interprétations métaphysiques, sociologiques, économiques, formelles, psychologiques (au sens non évolutionniste du terme), pour se demander en quoi les représentations esthétiques illustrent, exemplifient ou modélisent le jeu de forces biologiques « codées en dur » (*hard-wired*³²) : la survie, la reproduction et l'expansion de l'espèce, la compétition et la coopération entre les hommes, les familles et les communautés, la parenté, l'affiliation sociale, les efforts pour acquérir ressources et influence, la domination, l'agression, enfin le besoin d'imagination³³.

Pour Joseph Carroll, la littérature produit ainsi une « cartographie cognitive » (*cognitive mapping*), une image de l'expérience humaine permettant de rendre l'expérience intelligible³⁴ en analysant des motivations profondes d'*Homo sapiens sapiens* : éducation des enfants, efforts d'enrichissement, compétition et coopération (les mécanismes fondamentaux de perpétuation et de défense de l'espèce) – « les œuvres les plus efficaces et les plus authentiques de la littérature seraient celles qui feraient référence ou exemplifieraient ces faits fondamentaux³⁵ », commente D. T. Max. En littérature, affirment les cognitivistes pour produire des analyses thématiques, le personnage se définit en termes d'organisme, le cadre, en termes de milieu, et l'intrigue, en termes d'action³⁶. Le point récent de Scalise Sugiyama³⁷ donne quelque idée des directions prises par les darwiniens littéraires : étude du choix des partenaires sexuels dans le corpus romanesque anglo-saxon³⁸ ; mise en évidence des préoccupations reproductives à l'œuvre dans l'adultère, à travers les récits

³¹ Voir Fernando Vidal, « La neuroesthétique, un esthétisme scientifique », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, vol. 25, n° 2, 2011, p. 239-264.

³² Suivant l'expression de D. T. Max, « The Literary Darwinists », *The New York Times Magazine*, 6 novembre 2005, en ligne : <http://www.nytimes.com/2005/11/06/magazine/06darwin.html>.

³³ Joseph Carroll, « An Evolutionary Paradigm for Literary Studies », in *Reading Human Nature : Literary Darwinism in Theory and Practice*, Albany (N.Y.), Suny Press, 2011, p. 13-54, p. 30.

³⁴ Voir J. CARROLL, « Human Nature and Literary Meaning... », art. cité, p. 93. La notion de *cognitive mapping* est développée dans un autre texte du même auteur, *Evolution and Literary Theory*, Columbia, University of Missouri Press, 1994, p. 3 sqq.

³⁵ D. T. MAX, « The Literary Darwinists », art. cité.

³⁶ J. CARROLL, « An Evolutionary Paradigm for Literary Studies », art. cité, p. 10.

³⁷ Michelle SCALISE SUGIYAMA, « The Nature of Literature », compte rendu de David et Nanelle Barash, *Madame Bovary's Ovaries* (New York, Delacorte Press, 2005), *Entelechy*, n° 8, automne-hiver 2006-2007, en ligne : <http://www.entelechyjournal.com/michellescalisesugiyama.html>.

³⁸ *Id.*, « On the Origins of Narrative : Storyteller Bias as a Fitness-Enhancing Strategy », *Human Nature*, vol. 7, n° 7, 1996, p. 403-425 ; *id.*, *Feminine Nature : An Evolutionary Analysis of Hemingway's Women Characters*, Ph.D., University of California, Santa Barbara, 1997 ; Cynthia M. WHISELL, « Mate Selection in Popular Women's Fiction », *Human Nature*, vol. 7, n° 4, 1996, p. 427-447.

arthuriens³⁹ ; définition de la littérature épique comme mise en scène de la compétition intrasexuelle, mâles contre mâles et femelles contre femelles⁴⁰ ; analyse des comportements de révolte contre la pression adaptative⁴¹ ; étude de la jalousie et du cocufiage comme réponses à la concurrence des dominants chez Pouchkine⁴² ; approche quantitative de la structure agonistique des romans victoriens⁴³, etc. Les cognitivistes affirment ainsi que la profondeur et l'efficacité des œuvres littéraires tient à leur capacité à mettre en scène ces logiques implacables que nous faisons tout pour oublier. Penser avec la psychologie évolutionniste, c'est aussi se demander en quoi la production d'objets esthétiques – l'homme, dit Jonathan Gottschall, grande figure de cette discipline naissante, est « un animal à raconter des histoires » (*storytelling animal*⁴⁴) – participe de la nature de l'homme en temps qu'espèce et de son évolution, qu'il s'agisse d'expliquer les aptitudes esthétiques en tant que compétence biologique parasite, en tant qu'aptitude élaborée d'adaptation à un milieu, ou encore, comme le fait Jean-Marie Schaeffer, en tant qu'analogue des mécanismes d'optimisation du choix du partenaire dans la reproduction sexuée⁴⁵.

L'évolutionnisme cognitif participe en effet à la fois d'un naturalisme philosophique et d'un positivisme scientifique : le substrat ultime des faits mentaux est physique, naturel, et les déterminismes ultimes sont génétiques. L'ancrage théorique de compréhension de notre savoir, son fondement, doit être celui de la cognition humaine, en tant que phénomène naturel explicable *in fine* par les sciences, sans recours à des modèles externes métaphysiques ou linguistiques : on est dans le cadre de ce que Quine nomme une « épistémologie naturalisée », à laquelle il serait permis « d'employer les ressources des sciences de la nature⁴⁶ ». Dans ce spinozisme total qui renvoie à une forme de matérialisme critique⁴⁷ (qui, en un sens, est l'équivalent pour notre génération du marxisme de l'après-guerre), il n'y a de substrat que strictement biologique aux faits mentaux, et les évolutions cérébrales sont déterminées par des mécanismes propres à l'évolution augmentée de la théorie mendélienne : variation individuelle aléatoire, pression environnementale, sélection génétique et transmission des caractéristiques adaptatives optimales. Ici, la conscience, la religion comme la littérature sont des produits de l'évolution neuronale gouvernés par la nécessité de maîtriser un environnement humain complexe et dynamique – à la différence de conduites instinctuelles ou d'une simple adaptation à un environnement figé et répété, prêtée à *Homo sapiens* : le propre de l'homme en tant qu'espèce, c'est la fluidité cognitive et la plasticité neuronale⁴⁸.

³⁹ Margaret NESSE, « Guiveneres's Choice », *Human Nature*, vol. 6, n° 2, 1995, p. 145-163. L'article est consacré à l'histoire de Guenièvre et Lancelot chez Chrétien de Troyes, Thomas Malory, Tennyson et William Morris.

⁴⁰ Robin FOX, « Sexual Conflict in the Epics », *Human Nature*, vol. 6, n° 2, 1995, p. 135-144 ; *id.*, « Male Bonding in the Epics and Romances », in J. GOTTSCHALL et D. S. WILSON (éd.), *The Literary Animal*, *op. cit.*, p. 126-144. David P. BARASH et Nanelle R. BARASH, « Evolution and Literary Criticism », *The Chronicle of Higher Education*, 18 octobre 2002, p. 7-9 ; réflexions reprises et élargies dans leur livre *Madame Bovary's Ovaries : A Darwinian Look at Literature*, New York, Delacorte Press, 2005. Jonathan GOTTSCHALL, « Homer's Human Animal : Ritual Combat in the *Iliad* », *Philosophy and Literature*, vol. 25, 1999, p. 278-294 ; *id.*, *The Rape of Troy : Evolution, Violence, and the World of Homer*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 2008.

⁴¹ Joseph CARROLL, « The Cuckoo's History : Human Nature in *Wuthering Heights* », in J. CARROLL, *Reading Human Nature*, *op. cit.*, p. 109-122.

⁴² Brett COOKE, « Sexual Property in Pushkin's "The Snowstorm" : A Darwinist Perspective », in B. COOKE et Frederick TURNER (éd.), *Biopoetics : Evolutionary Explorations in the Arts*, Lexington, ICUS, 1999, p. 175-204.

⁴³ Joseph CARROLL, Jonathan GOTTSCHALL, John JOHNSON et Daniel KRUGER, « Agonistic Structure in Victorian Novels : Doing the Math », in J. CARROLL, *Reading Human Nature*, *op. cit.*, p. 151-175

⁴⁴ Jonathan Gottschall, *The Storytelling Animal: How Stories Makes Us Human*, New York, Houghton Mifflin Harcourt, 2012.

⁴⁵ Jean-Marie Schaeffer, *Théorie des signaux coûteux, esthétique et art*, présentation de Suzanne Foisy, Rimouski (Québec), Tangence éditeur, coll. « Confluences », 2009.

⁴⁶ « L'épistémologie naturalisée » [« Epistemology Naturalized », 1968], in W. V. O. Quine, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, trad. de l'anglais (États-Unis) par Jean Largeault, introduction par Sandra Laugier, Paris, Aubier, coll. « Philosophie », p. 83-105, *cit.* p. 105.

⁴⁷ Wilfred L. Guerin, Earle Labor, Lee Morgan, Jeanne C. Reesman, John R. Willingham, *A Handbook of Critical Approaches to Literature*, 6^e éd., Oxford et New York, Oxford University Press, 2010, p. 146 *sqq.*

⁴⁸ Steve J. Mithen, *The Prehistory of the Mind : A Search for the Origins of Art, Religion, and Science*, Londres, Thames and Hudson, 1996.

Une épistémologie éliminationniste

Les conséquences d'un tel mouvement de « naturalisation de l'être humain⁴⁹ » sont considérables d'un point de vue épistémologique : nous sommes dans le cadre d'une psychologie envisagée « de manière non psychologique⁵⁰ », c'est-à-dire une psychologie anti-intentionnaliste, antimentaliste, où il n'y a pas à « interpréter » des expressions privées dans un supposé « langage mental » abstrait qui aurait sa logique, mais simplement à classer des faits empiriques selon une logique scientifique déductive. Si l'on reprend une opposition posée par Wilhelm Dilthey entre sciences de la nature (*Naturwissenschaften*), produisant des explications, voire des prédictions, à l'aide de démonstrations expérimentales ou de raisonnements mathématisables, et sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaften*), productrices de compréhension, la psychologie évolutionniste de la littérature a vocation à être réintégrée dans les sciences en général et à produire non des *interprétations*, mais des *explications* des faits esthétiques. Il s'agit, lorsqu'on parle de la psychologie de l'art, de la fonder sur l'observation empirique, voire sur l'expérimentation, et de se garder de tout discours endogène. Certains théoriciens durs comme Harold Fromm⁵¹ sont au demeurant proches de ce qu'on appelle « le matérialisme éliminationniste » (*eliminative materialism*), représenté notamment par Daniel Dennett – qui renvoie les faits mentaux, y compris les *qualia*, effets subjectifs de nos sensations et expériences, la morale ou la religion, à un substrat physiologique hors de portée du sens commun – et Richard Dawkins – l'inventeur de la théorie des mèmes, c'est-à-dire d'une conception des faits artistiques et de la culture en général comme des « unités repliables, supports d'éléments formels ou de contenus stylisés⁵² », soumises aux lois de la sélection naturelle. Sans aller jusque-là, la pensée « sociobiologique » pour reprendre un concept très utilisé par les « darwiniens littéraires⁵³ » tend à réfuter l'interprétation (du moins l'interprétation internalisante), la spéculation sur la valeur particulière et individuelle des œuvres ou sur la personnalité de l'auteur, au nom de la logique de la très longue durée ou de la logique quantitative. De la même manière que l'on cherche à éviter ce qu'on a pu appeler chez les wittgensteiniens l'illusion de l'intériorité, on va éviter ce que Quine nommait « le mythe de l'interprétation » et l'idée que la signification fait partie d'un discours qui dépasse les données dont nous disposons pour parler du langage, en réinscrivant au contraire dans des déterminismes comportementaux naturels les représentations textuelles, qui n'ont ni substance mentale, ni mécanique propre⁵⁴. Une autre conséquence de cette position épistémologique, c'est qu'il n'y aurait pas plus de logique formelle ou d'historicité spécifique aux productions symboliques que d'autonomie ontologique, ou même fonctionnelle, de la littérature, qui perd toute spécificité. Il n'y a plus de raison de circonscrire un « empire dans un empire », et, pour le dire avec un autre vocabulaire, l'évolutionnisme cognitif s'intègre à un paradigme général que Jean-Marie Schaeffer qualifie de « fin de l'exception humaine ». Il consiste à refuser toute conception anthropocentrée, téléologique ou essentialiste de l'homme⁵⁵, pour examiner la prétendue « humanité » « à la lumière des contraintes qui la régissent comme espèce biologique⁵⁶ ». Notons au passage que, pour Schaeffer comme pour tous les théoriciens de l'évolutionnisme, il n'y a pas d'opposition entre ordre culturel et ordre naturel, puisque la culture est un attribut « naturel » de l'espèce humaine ; il s'agit au contraire d'admettre l'existence et de montrer le sens des interactions entre dispositions biologiques et dispositions culturelles – ce qu'on appelle la coévolution génético-culturelle – ou

⁴⁹ Cf. Jacinto Lageira, « Artialisation », in Roger Pouivet et Jacques Morizot (dir.), *Dictionnaire de philosophie esthétique*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, 2012, p. 49-50, cit. p. 50.

⁵⁰ Sandra Laugier, *Wittgenstein, le mythe de l'inexpressivité*, Paris, J. Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2010, p. 24.

⁵¹ Harold Fromm, *The Nature of Being Human : From Environmentalism to Consciousness*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2009.

⁵² J. Morizot, « Évolution et esthétique », in R. POUIVET et J. MORIZOT (dir.), *Dictionnaire de philosophie esthétique*, op. cit., p. 185.

⁵³ Expression forgée par le biologiste américain Edward O. Wilson. Cf. D. T. Max, « The Literary Darwinists », art. cité.

⁵⁴ Voir Sandra Laugier, *L'Apprentissage de l'obvie : l'anthropologie logique de Quine*, Paris, J. Vrin, 1992, p. 93 sqq.

⁵⁵ Jean-Marie Schaeffer, *La Fin de l'exception humaine*, Paris, Gallimard, coll. « NRF-essais », 2007, p. 185-200.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 201.

encore entre ressources et contraintes collectives, d'une part, et aptitudes individuelles particulières, d'autre part⁵⁷.

Des débats virulents

Comme les cognitivistes, les darwiniens justifient leur démarche par un certain échec des sciences humaines face aux exigences scientifiques dans lesquelles elles déclarent s'inscrire : il s'agirait de dépasser les apories d'une analyse littéraire basée sur des modèles linguistique, culturel ou psychanalytique et son incapacité rédhibitoire à devenir un outil de prédiction empirique, malgré les jeux structuralistes avec les cases blanches ou les téléologies littéraires marxistes. L'idée d'une faillite méthodologique des humanités traditionnelles qui refuseraient l'expérimentation conduit Gottschall à proposer de parler de « nouvelles humanités » bénéficiant de l'apport des sciences du vivant pour proposer des analyses empiriques⁵⁸, entraînant au passage de virulentes réactions comme celle du neuroscientifique anglais Raymond Tallis parlant de « *Neurotrash* » au sujet des postures éliminationnistes de Daniel Dennett et Richard Dawkins⁵⁹. Dans son ouvrage *Aping Mankind*⁶⁰, Tallis désigne, non sans caricaturer, deux dérives réductionnistes des sciences cognitives : d'une part, la *neuromania*, c'est-à-dire l'idée que l'activité cérébrale serait la condition suffisante de la conscience humaine et l'unique clef de notre comportement (par exemple, une célèbre étude de détection des régions du cerveau impliquées dans l'amour grâce à l'imagerie par résonance fonctionnelle magnétique⁶¹) ; d'autre part, la *Darwinitis*, c'est-à-dire l'idée que la théorie de l'évolution expliquerait non seulement l'origine de l'espèce humaine (ce que Tallis admet en bon darwinien), mais aussi le comportement de l'homme et la nature des institutions sociales.

Dans le champ des études littéraires, nombreuses sont de fait les propositions provocatrices : le fait littéraire n'est pas marginal dans les conduites humaines, mais central à l'espèce ; la littérature n'est pas antisocial, mais pro-sociale ; l'histoire littéraire est surdéterminée biologiquement ; les textes ou leur interprétation sont autant un espace de liberté, mais un dispositif cognitif ; la forme n'est pas autonome mais participe de la communication littéraire en proposant des « affordances » etc. Pour résumer les polémiques menées notamment dans *Style* et *Poetic's Today*⁶², les critiques opposées aux évolutionnistes se font au nom d'une position autonomiste défendant l'insularité de l'art et le caractère différentiel des pratiques artistiques au nom de la liberté (en faisant de l'art l'autre de la société et de l'animalité humaine), d'un scepticisme épistémologique quant aux inférences produites par rapport à un passé inaccessible de l'homme préhistorique, de réticences face à l'immaturité de la discipline ou à ses ambitions réductionnistes. Ainsi, M.-L. Ryan insiste par exemple sur le caractère spéculatif des théories de la narration comme adaptation : « puisque nous n'avons pas à notre disposition un spécimen de Néanderthalien ou d'homme de Cro-Magnon, nous ne pouvons comparer la capacité du genre humain à raconter des histoires à divers stades de son évolution culturelle et biologique, et nous en sommes réduits à des spéculations concernant le rôle de la narration dans le développement de l'organisation sociale typique des êtres humains⁶³ »

57 *Ibid.*, p. 249.

58 J. GOTTSCHALL, *Literature, Science, and a New Humanities*, New York, Palgrave Macmillan, 2008.

59 Dans son article « Neurotrash. Humans Are Special », *Prospect*, publié en ligne : <http://www.prospectmagazine.co.uk/magazine/neurotrash-brain-chemistry-biologism-neurones-darwin/> ; voir aussi Mark PARRY, « Raymond Tallis Takes Out "Neurotrash" », *The Chronicle Review*, 9 octobre 2011, publié en ligne : <http://chronicle.com/article/Raymond-Tallis-Takes-Out-the/129279/>.

60 R. TALLIS, *Aping Mankind : Neuromania, Darwinitis and the Misrepresentation of Humanity*, Durham, Acumen, 2011.

61 Andreas BARTELS et Semir ZEKI, « The Neural Basis of Romantic Love », *NeuroReport*, vol. 11, n° 17, 27 novembre 2000, p. 3829-3834, en ligne : <http://www.vislab.ucl.ac.uk/pdf/NeuralBasisOfLove.pdf>.

62 Voir notamment Karl EIBL et Katja MELLMANN, « Misleading Alternatives », *Style*, vol. 42, n°s 2 et 3 (« An Evolutionary Paradigm for Literary Studies »), été-automne 2008, p. 166-171 et tout le numéro de *Poetics Today*, vol. 30, no 3, fin 2009. On pourra, dans une version plus grand public, lire à profit Adam Gopnik, « Can science explain why we tell stories ? », *The New Yorker*, en ligne <http://www.newyorker.com/online/blogs/books/2012/05/can-science-explain-why-we-tell-stories.html>.

63 M.-L. RYAN, « Narratology and Cognitive Science : A Problematic Relation », *Style*, vol. 44, n° 4, hiver 2010, p. 469-495, cit. p. 481.

explique la critique suisse. Il serait, à ce titre, aisé de dénoncer des transferts conceptuels mal maîtrisés et faisant polémique, comme, par exemple, le rôle hypothétique des neurones miroirs dans les comportements altruistiques, étendu depuis les macaques et les bonobos jusqu'aux sociétés humaines évoluées (notamment par Frans de Waal). Ce manque de finesse conceptuel rendrait ces doctrines naturalisantes inaptées à dire les variations historiques et génériques particulières⁶⁴ sans les réduire à des universaux invariables. Or, pour les darwiniens littéraires, par exemple Mellmann et Carroll, cette réduction est inévitable, car consubstantielle à toute réelle production de savoir ; pour eux, comme pour Quine ou Dewey, nous n'avons rien à perdre à embrasser une conception naturaliste et comportementaliste des faits signifiants. La question n'est pas de savoir si les darwiniens réduisent les textes, mais comment. Ils le font, répond Carroll, en fournissant un « cadre exhaustif » (*comprehensive framework*) pour la comparaison entre les perspectives des auteurs, l'organisation du sens dans les textes, et les réponses des lecteurs⁶⁵. Au contraire, la littérature moderne représenterait des problèmes non réductibles à des problématiques d'adaptation, et le filtre de la grille évolutionniste serait trop grossier pour comprendre les stratégies littéraires et les conduites dénaturées. Pour Schaeffer, le modèle animal est utile, mais insuffisant pour décrire les spécificités humaines : dans la théorie des signaux coûteux, les mécanismes de l'art et de la parade amoureuse sont similaires, mais pas les buts et les fonctions. Il faut selon lui distinguer entre homologie structurelle et identité fonctionnelle, sous peine de s'engager dans une démarche réductionniste⁶⁶ : « la relation esthétique n'est pas une fonction : elle se définit comme une dynamique attentionnelle régulée par l'indice d'attractivité de l'activité attentionnelle elle-même⁶⁷ ». Malgré cette médiation de Jean-Marie Schaeffer, qui avait été l'un des papes du poststructuralisme, ou celle de Steven Cave, historien anglais oxfordien de la Renaissance respecté devenu prometteur des sciences cognitives⁶⁸ en en faisant la poursuite d'une approche anthropologique du fait littéraire, les sciences cognitives restent sujettes à bien des réticences malgré leur promesse de faire revenir la théorie littéraire dans les savoirs communs et de la figurer comme une discipline scientifique comme une autre en déjouant les fausses oppositions entre nature et culture. Alors que des approches originales issues des sciences cognitives continuent d'émerger (comme très récemment la « théorie de la pertinence » de Dan Sperber et Deirdre Wilson qui redéfinit la compréhension et l'interprétation des textes littéraires à partir de la notion d'inférence⁶⁹), reste donc encore à entendre leur projet de réintégration de la littérature dans l'ordre des faits mentaux ordinaires tributaires du fonctionnement cérébral et justifiables d'explications et leur foi dans une histoire littéraire conçue comme une fenêtre sur les fonctionnements cérébraux et les données de la condition humaine.

Alexandre Gefen, CNRS-Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle

⁶⁴ C'est, par exemple, l'avis de Tony JACKSON (« Questioning Interdisciplinarity : Cognitive Science, Evolutionary Psychology, and Literary Criticism », *Poetics Today*, vol. 21, n° 2, été 2000, p. 319-347 ; ici p. 329, 341) et de Frank KELLETER, « A Tale of Two Natures : Worried Reflections on the Study of Literature and Culture in an Age of Neuroscience and Neo-Darwinism », *Journal of Literary Theory*, vol. 1, n° 1, 2007, p. 153-189, en ligne :

<http://www.jltonline.de/index.php/articles/article/view/65/258> ; ici p. 164-169). K. MELLMANN s'élève contre cette assertion dans « Evolutionary Psychology as a Heuristic in Literary Studies », in Nicholas SAUL, Simon J. JAMES (éd.), *The Evolution of Literature : Legacies of Darwin in European Cultures*, Amsterdam, Rodopi, 2011, p. 299-317, citation p. 310. Sur la position, mesurée Schaeffer, voir J.-M. SCHAEFFER, *Théorie des signaux coûteux*, op. cit., p. 37-43.

⁶⁵ K. MELLMANN, « Evolutionary Psychology... », art. cité, p. 310 ; J. CARROLL, « An Evolutionary Paradigm for Literary Studies », art. cité, p. 29-30.

⁶⁶ J.-M. SCHAEFFER, *Théorie des signaux coûteux*, op. cit., p. 37-43.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 33.

⁶⁸ Voir Terence Cave, « Penser la littérature : vers une approche cognitive », in Françoise Lavocat (éd.), *Interprétation littéraire et sciences cognitives*, Paris, Hermann, 2016 et surtout *Thinking with Literature: Towards a Cognitive Criticism*, Oxford, Oxford University Press, 2017.

⁶⁹ Voir Terence Cave et Deirdre Wilson (éd.), *Reading Beyond the Code. Literature and Relevance Theory*, Oxford, Oxford University Press, 2018.